

Guillaume Vigneault, les souffrances de Superman

Alain Rathé

Numéro 133, printemps 2004

Les artisans de la relève

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rathé, A. (2004). Guillaume Vigneault, les souffrances de Superman. *Québec français*, (133), 40–41.

GUILLAUME VIGNEAULT

Les souffrances de Superman

>>> ALAIN RATHÉ*

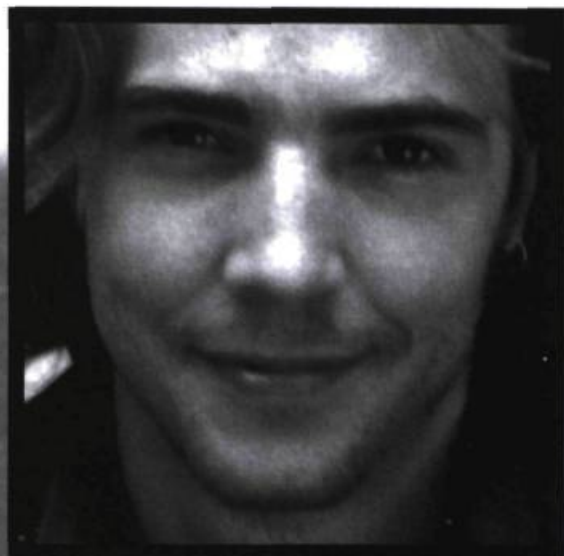


PHOTO MARTINE DOYON

Guillaume Vigneault
Carnets de naufrage



Guillaume Vigneault
Chercher le vent



CARNETS DE NAUFRAGE
Montréal, Boréal, 2003,
collection « Boréal compact », n° 132,
264 pages.

CHERCHER LE VENT
Montréal, Boréal, 2003,
collection « Boréal compact », n° 145,
268 pages.

Guillaume Vigneault semble avoir entrepris une belle carrière littéraire. Ses deux romans, *Carnets de naufrage* et *Chercher le vent*, ont reçu un bon accueil de la critique, et le second, quelques prix. Il semble que plusieurs aient apprécié dans le second roman le fait qu'il peigne un personnage de gagnant. On avait expliqué ainsi à l'époque le grand succès du roman d'Yves Beauchemin, *Le Matou*. C'est un des lieux communs qu'on entend souvent à propos de la littérature québécoise : des ratés, des vaincus, des perdants, des laissés-pour-compte. On a également beaucoup loué le style, vif, rapide, alerte. Mes étudiants au cégep ont adoré les deux lectures, à la quasi-unanimité. On m'arrêtait dans les couloirs pour me féliciter, me remercier : enfin des romans qui parlaient d'eux, de leur univers, du monde dans lequel ils vivent. Les rarissimes qui avaient des réserves balançaient la tête d'un air perplexe, mais n'arrivaient pas à les formuler. Quelque chose dans tout ça les mettait mal à l'aise sans qu'ils parviennent à déceler ce que c'était.

Carnets de naufrage et *Chercher le vent*

Les deux romans ont beaucoup de ressemblances ; d'ailleurs Boréal les vend ensemble dans un coffret, comme s'il s'agissait des deux tomes d'une même œuvre. De fait, c'est le même univers, le même monde, les mêmes thèmes, le même ton, le même style, des personnages construits sur le même modèle : dans les deux un narrateur-je masculin vit une peine d'amour, il y a des voyages à travers les États-Unis ou le Mexique, des scènes de sexualité explicite, de la bouffe, de la jeunesse. De plus, les faiseurs de thèse auront beau jeu de suivre tout au long de ces deux récits le motif ou le thème de l'eau, omniprésent sous des formes diverses, la mer surtout.

D'où vient donc le malaise, *mon malaise* ? En gros, il vient des deux narrateurs « je », de leur rapport à l'émotion, de leur façon de vivre une peine d'amour, et surtout de leur façon de l'exprimer. Il va sans dire, (mais comme le disait Talleyrand, si cela va sans dire, ça ira encore mieux en le disant), que l'auteur a le droit le plus strict de traiter sa matière à sa façon et à son goût.

Ce que je n'aime pas dans ces romans, c'est que, comme une assez grande partie de la littérature québécoise actuelle, celle en tout cas dont on parle, celle qui a du succès, celle qui aux yeux des esprits d'élite encourt le reproche d'appartenir à la catégorie des best-sellers ou de la littérature de consommation – Hamelin, Bourguignon, Marie Laberge –, elle semble avoir été écrite avec la volonté davantage qu'avec la sensibilité, par la tête plus que par le corps. Lorsqu'il s'agit, par exemple chez les narrateurs de *Carnets de naufrage* et de *Chercher le vent*, de décrire leur souffrance intérieure, il m'apparaît que c'est avec une volonté trop manifeste de montrer à quel point ils souffrent : « En m'observant dans le miroir, je me suis trouvé un air lugubre, un teint livide de mort vivant. Je me faisais peur. [...] En me dévisageant dans la glace, je

sondais mon regard, je me demandais si je touchais enfin le fond de cette histoire navrante, ou s'il y avait plus creux, et à quoi pouvait ressembler ce plus creux¹ ». Le personnage va passer plusieurs heures ainsi devant ce miroir, à se regarder souffrir. Il y a du romantisme dans tout cela, celui de Chateaubriand, de Hugo, de Musset, les grandes poses de douleur véhémence, l'hyperbole, le pathos, les appels du pied, on se croirait au cinéma muet, quand les comédiens, pour mimer leur souffrance, serrent leur poitrine à deux mains, mais du muet en technicolor. À la limite, ces personnages souffrent moins qu'ils ne « témoignent » de leur souffrance. On sent trop le procédé, comme si la quatrième de couverture avait été rédigée avant le roman, et que celui-ci cherchait à s'y conformer. Il y a autre chose dans mon malaise : on a souvent fait remarquer que la narration au « je » convient mieux au témoin – le docteur Watson avec Sherlock Holmes, François Seurel avec le grand Meaulnes – d'une histoire qu'à son héros. Un personnage qui se met au centre de sa propre histoire court deux risques qu'Arthur Koestler mettait au cœur de toute autobiographie : l'autoexaltation et l'autodénigrement. Or, les narrateurs de *Carnets de naufrage* et de *Chercher le vent*, loin d'y échapper, se trouvent toujours dans l'une ou l'autre de ces attitudes. Soit ils se flagellent, soit ils se vantent, et dans les deux cas avec une chaleur, un enthousiasme étranges.

Carnets de naufrage, par son titre même, laisse croire ou espérer quelque aventure intérieure, une plongée douloureuse dans les profondeurs de l'être, avec des accents d'authenticité. Mais, en lieu et place, on sert au lecteur en quelque sorte une peine d'amour telle qu'on pourrait en vivre dans l'émission *La vie des gens riches et célèbres*. À peine sa femme l'a-t-elle laissé tomber qu'Alex, le narrateur, lève sur la rue, puis dans un bar, deux magnifiques « pétards », s'en va avec elles sur les plages tantôt du Maine, tantôt du Mexique, distribue des raclées aux baveux antipathiques qui le défient, a la chance insigne d'avoir des amis prêts à tous les sacrifices pour lui, se trouve un maître de surf qui bien sûr lui inculque l'air de rien des conseils de sagesse.

Chercher le vent s'insère quant à lui à son insu dans une vision du monde catholique : n'échappe pas qui veut à l'inconscient collectif. Le narrateur-héros a commis dans son passé, par pure négligence, une faute qui le hante et qu'il expie par cette situation éminemment romantique qu'est l'isolement dans un patelin perdu. Arraché à son marasme par son ex-beau-frère, il entreprend à travers les États-Unis un périple rédempteur qui le conduira jusque dans les bas-fonds de la Louisiane où, comme les vieux pénitents, il se mettra gratuitement au service d'un représentant des couches les plus humbles de la société, en l'occurrence un Noir propriétaire d'un casse-croûte. Un ouragan symbolique le lave de ses péchés, et il trouve finalement son salut entre les bras d'une jeune beauté d'origine catalane, rencontrée auparavant à Montréal.

C'est la profonde habileté des deux romans : prendre comme ingrédient principal une souffrance d'une noblesse toute romantique et d'un grand prestige littéraire, la peine d'amour, et faire de cette dernière, si l'on peut dire, une peine d'amour de rêve.

Il n'empêche pourtant que, sous couverture de haine de soi, chacun de ces deux narrateurs dessine, comme en filigrane et adroitement disséminé ça et là dans la narration, un portrait de lui-même fort avantageux : le premier, Alex, est un séducteur redoutable, un baiseur d'une efficacité infaillible (l'une de ses conquêtes jouit brutalement malgré elle sous la magie de son contact), un nageur exceptionnel, un rude bagarreur invaincu, excelle au billard au point que son talent lui permet de prolonger un voyage en Europe, tient tête à un requin dans son jeune âge, à un Mexicain armé d'un couteau, joue de la guitare, apprend le surf en quelques séances, rénove un appartement, etc. Le narrateur du second roman, Jacques Dubois, qui se hait tant et plus, accumule lui aussi les palmarès d'excellence : pilote d'avion, photographe qui obtient la page-couverture d'un grand magazine et connaît la gloire d'une exposition à New York, surfeur lui aussi mais un peu blasé, joueur d'échecs rusé, lecteur subtil de Rimbaud. Tant de dons ne le rendent pas moins habile dans les travaux manuels : il sait aussi bien réparer une pompe de bateau au cœur de l'ouragan du siècle que défaire et remonter un appareil photographique haut de gamme. Pour l'humble Noir de Louisiane ruiné par la tempête et berné par la compagnie d'assurances, il s'apparentera à un mystérieux *deus ex machina* : il trouve en effet, par hasard, sous la couchette du bateau que le Noir s'est acheté, cet appareil photo qui vaut des milliers de dollars, et d'un seul appel téléphonique à un puissant avocat de New York, il met la compagnie d'assurances aux genoux du Noir.

Tout cela tient à la fois des *Malheurs de Sophie* et des *Aventures du baron de Munchhausen*.

Il y a toutefois matière, pour tout lecteur bien né et que la vie a quelque peu brisé, à être affligé d'un sérieux complexe d'infériorité à la fin de ces deux lectures.

Aucun de mes étudiants n'a vu cet aspect des deux romans, qu'au reste je n'abordais avec eux ni en classe ni à l'extérieur, parce que j'avais scrupule à gâcher leur plaisir. Certains de mes sujets de dissertation, formulés avec prudence et délicatesse, les y invitaient, mais les coquins se jetaient sur les autres sujets : le voyage intérieur, l'eau, le couple, etc. Sans doute est-ce là, pour ces romans, une des raisons de leur succès : ils flattent le narcissisme profond de ces enfants-rois, sans remettre en cause, loin de là, leur consommation effrénée.

Guillaume Vigneault écrit bien. Il fait de bons romans. Mais je ne suis sorti de ces lectures ni changé ni transformé. Mes étudiants non plus, mais eux n'en savent rien, et il leur restera de leur cours de littérature québécoise le souvenir d'avoir lu un roman très agréable où on leur parlait enfin d'eux, plutôt que des platitudes d'une préhistoire agriculturiste, ou des incompréhensibles fulgurances contestatrices des années soixante. Il faut être de son époque. Guillaume Vigneault est un témoin de notre temps.

* Professeur de littérature au Cégep Limoilou

Note

1 Guillaume Vigneault, *Chercher le vent*, Montréal, Boréal, 2003, collection « Boréal compact », n° 145, p. 53-54.